

*Il pleuvait ce jour-là lorsqu'elle s'est levée*

*« Ah ! au fait quel jour sommes-nous ? » se dit-elle.*

*« Vendredi 13 ? Zut ! »*

*Elle n'aimait pas les vendredis 13 qui lui réservaient toujours des surprises.*

Comme toujours, elle s'est servie une bonne tasse de café – fraîchement moulu –, sans dépôt une fois bue, en regardant par la fenêtre. Elle a contemplé la vue grandiose qu'elle avait sur l'écluse.

Resplendissante, même sous la pluie.

Émeline a hésité à appeler Jordan. Parti à Paris pour un concert au Bataclan. Elle n'a pas voulu l'accompagner car ce n'était pas son genre de musique. Occasion inespérée, manquée ou providentielle, quel terme semblait approprié, elle ne le sait pas, n'ayant pas osé le retenir.

Elle continue de regarder l'écluse.

Il est neuf heures, et le pont n'ouvre pas ses lèvres au prochain canoë de l'intime. Il n'est pas encore là, au rendez-vous. Ni pour les parterres de fleurs noyées sous les flaques immergeant la pelouse, ni pour les rares promeneurs bravant les éléments. Émeline n'a pas vu d'enfants sur le chemin, jusqu'ici, aucun n'a séché. Ils ne risqueraient pas, étant donné le déluge.

La jeune femme songe à sortir. On a besoin d'elle pour faire tourner le moulin, à l'autre bout du village. On prétend que la roue à aubes qu'il a conservé depuis frappe l'eau à chaque seconde et alimente la fluidité du temps, évite la pesanteur, tue la lenteur. Émeline s'est fait un nom en se postant au déversoir, de sorte qu'aucune vase ne bouche ni le canal ni l'ensemble des rouages récoltant le courant liquide dans leurs entrailles. Comme une meule à fromage. Faire attention à bien respecter le délai et le degré de fermentation. Faire attention que l'air se vide bien au cœur afin d'aller plus vite, ne pas finir compact.

Émeline est la première à franchir le ponton.

Du haut de ses soixante-quatorze automnes, Michel, qui l'attend sagement à l'entrée en comptabilisant les derniers relevés d'eau, a voulu inculquer les murs tout entiers, s'imprégner du temps tel un tuyau respiratoire menaçant à tout moment de se serrer en étau. Veuf depuis une décennie, le moulin est devenu sa deuxième conquête. Autrement dit, une consolation loin d'être ordinaire. Même du haut de ses deux mètres, robuste, il a gardé la main à la pâte pour les conduites d'eau vers le bourg.

La citadine dépose son manteau au vestiaire, suivi de près par son mentor, la mine morose.

- On en est où des arrivées d'eau ?

- Normales, ma chère. On peut dormir tranquille. Le courant est étal, au bon niveau, pas un semblant de crue, si ce n'est qu'il est déficient au niveau du manoir. Comme ils accueillent une famille, ces cons... Les villageois seront toujours alimentés. Faut juste faire gaffe.

- Et qu'en est-il de cette histoire de nouveau matériel ?

- Pas eu de nouvelles. Ils auront sûrement du retard.

- Comme quoi, les vendredis 13, c'est toujours la merde.

- Je pense pas que Jordan verrait les choses du même œil.

Il est clair que Michel a considéré le garçon comme un fils. Avec le temps, les relations se sont accordées entre eux, un cadran huilé à trois aiguilles : la petite pour Émeline, la moyenne pour Jordan et la grande pour Michel. Bien qu'à la retraite, ce qui lui sied bien, ce dernier tient à se rendre utile contre la mort du temps, une peur constante capable du pire, du gel de l'eau dans les veines. La jeunesse lui est déjà loin, il aurait lui aussi aimé se rendre à Paris, à ce fameux concert, voir de la ville telle une faille éphémère des années folles.

Émeline enfle ses bretelles et son bleu de travail, arrange sa queue de cheval puis se dirige à l'étage. Une légère fuite a été signalée au niveau de la tuyauterie sous-jacente, celle qui remplit les canalisations souterraines cheminant vers les champs englobant le bourg. Là où les plantations de pommes de terre prospèrent tout comme les vergers bordant la Rance. Dernièrement, un système de forge a été instauré afin de purifier davantage la source. Armée de sa clé à molettes, Émeline escalade l'échafaudage qui mène aux tuyaux perpendiculaires à la pièce déserte.

- As-tu besoin d'un chalumeau ? lui crie Michel du rez-de-chaussée.

- Pas pour l'instant, je te remercie.

L'ouvrière a gardé la voix atone, incapable de répandre sa réponse au-delà. Sans doute l'aurait-elle répétée treize fois, à la limite de l'éreintement, sans y parvenir. Au contraire, au lieu de préparer le week-end, elle aurait sombré dans l'oubli. Littéralement. Engloutie par cette fuite au bord de l'implosion entre deux jonctions. Tandis qu'elle s'affaire au resserrement des écrous, le souvenir de Jordan lui revient en tête.

Elle sortait d'une procédure de divorce de la part de ses parents, un vendredi 13.

C'est depuis ce jour que le cafard lui est monté sur l'échine, avec ses pattes et ses antennes brûlantes, jusqu'à la rendre grise. Après trente-trois années de mariage, la routine avait tué leur couple. Ce besoin de liberté qui leur était normalement prescrit à vingt ans, sans ordonnance ni paracétamol, s'était évaporé de façon classique.

- Tu es grande, ma fille. Tu n'auras plus besoin des jupons de ta mère.

Son père. Cash.

Émeline en avait été bouleversée. D'autant plus qu'il pleuvait, comme aujourd'hui. À vingt-six ans, elle avait paru moche, les larmes diluées à la mousson, toute seule au milieu de l'écluse. Le mal de l'heure. Séparant le malheur en deux points de suture sous les joues.

Et puis, Jordan avait apparu. Mirage spectral intemporel posé d'une main douceuse sur son épaule. Elle ne s'y attendait pas. Elle avait sursauté, s'était retournée, puis figée devant le sourire présenté telle une photo exposée en promenade. Jordan lui avait partagé sa passion pour le rock, les nombreux concerts auxquels il assistait. De temps en temps, il l'y invitait.

Mais un jour :

- T'es sûre de toi ? Tu sais pas ce que tu rates.

- Écoute, Jordan, c'est sympa ce que tu me proposes. Mais là, j'ai besoin d'une pause. Ça vaut pour nous deux.

- Le Bataclan est une salle très intimiste, et c'est pas n'importe quel groupe.

- Si tu y tiens tant, ça te regarde. Je n'ai pas à être forcée.

- On voit que tu connais pas la capitale, Émeline.

- N'insiste pas. Michel a besoin de moi au moulin.

- Ça t'avance à quoi d'aller l'aider ?

- À rendre le temps plus fluide, moins pressant. Comme pour nous.

La dernière formule de la citadine avait semblé formelle. C'était un matin de début novembre. Comme un fan-club se rendait à ce concert, Jordan les avait rejoints virtuellement et acheté deux places sans consulter. Et elle aurait eu une bonne raison de l'être. Le couple n'étant pas marié, faute de moyens et de créneau libre, traversait une crise.

Émeline avait regretté la fermeté de son geste, mais avait malgré tout laissé Jordan partir seul, sans l'accompagner à la gare.

Aujourd'hui encore, elle continue de se taire, nonchalamment concentrée sur le tuyau à ressouder. Elle fouille dans sa mallette à outils, à la recherche d'un tournevis, afin de finaliser les fixations. Hélas, elle ne trouve que son portable tombant d'une poche de son bleu. En le voyant ainsi, une seule barre restante de batterie, elle a un moment d'hésitation. Un laps de temps qui pourrait se rajouter à la solitude, tout en regardant le bonheur de dos. Elle pense appeler Jordan. D'ailleurs, leur selfie qui décore le fond d'écran l'en atteste. Tourner les lèvres au malheur un vendredi 13, un coup révélateur qui bouleverse les codes de prédilection. Obsédée par ce doute omniscient, Émeline ne prête attention ni au coulis de l'eau dans les canalisations de l'étage, ni au

battement de la roue à aubes reprenant sa course, ni aux merles chantant sur les chambranles des fenêtres. Mais au fait, elle ne s'est jamais interrogée sur la roue à aubes. Comme si l'aube était découpée en plusieurs bandes sans jamais voir le jour. Du coup, le soleil apparaissait et disparaissait sous un cadran métronomique.

Émeline en est à ce stade de réflexion qu'elle n'entend pas Michel grimper l'échelle. Il la trouve assise, le bas du dos courbé, les yeux rivés sur son portable éteint. Il lui donne un torchon pour essuyer la sueur s'engluant tout le long du front.

- Tu as déjà fini ?
- Pas grand-chose. J'ai mis de nouveaux écrous.
- C'est bien, ma chérie.
- Ça te dérange pas si je rentre ? Je commence à fatiguer.
- ...
- ...
- Tu t'inquiètes pour lui ?
- J'arrive pas à m'y faire, j'ai été trop conne. J'aurais pas dû le blesser.
- Tu devrais l'appeler pour t'excuser. Laisse pas les heures te hanter comme ça. C'est pas bon.

Tiens, midi sonne déjà.

Le clocher du village carillonne harmonieusement douze fois d'affilée. Aussitôt, Émeline se change au vestiaire, tout en chantonnant dans sa tête. Un air de rock. Similaire au groupe préféré de Jordan. Dehors, la pluie s'est arrêtée. Tout luit à ses pieds, même sous le soleil. Le bitume, le gravillon et le canal perdu au cœur de l'écluse. Peut-être le temps s'est-il calmé des deux versants, alors que la prédilection est imminente. Jusque là, le bourg semblait demeurer désert, cependant le vie revient à petits feux. Michel est le premier à le constater, en fermant à clé la porte du moulin. Un brouhaha se profile de toutes parts.

Après avoir embrassé le vieux meunier, la jeune en herbe regagne l'écluse, Jordan obnubilant le reste de ses pensées. Cette fois, elle se décide à l'appeler. Mais elle a peur de lui demander des excuses, une fois son signal reçu. Sauf que son appareil brise l'élan en vibrant de premier abord.

Un texto.

Le message est bref. Il est bien sur les lieux du concert mais patiente à la terrasse d'un café, dans la même rue que la salle. Émeline soupire de lassitude. Pourtant, elle n'a rien à se reprocher, ni à soumettre. Pour elle, il n'y a que les débuts que l'on juge entraînants. Telle une enfant en quête de nouveaux repères sans pour autant quitter les souvenirs innés en une conscience innocente.

Une fois chez elle, elle se poste à nouveau près de la fenêtre, le temps que le micro-ondes tourne et enfourne son assiette de pâtes. Les gens sortent de leur carapace autour du fleuve, juste avant que le pont ne se fende pour laisser passer un canoë touristique, des enfants sautent dans les flaques de boue en hurlant de rire, arrachent des pâquerettes sur la pelouse gorgée d'eau, des passants s'embrassent langoureusement à la sortie du petit bateau, jettent des boules de pétanque dans un recoin et mangent un sandwich sur les bancs.

Émeline aurait pu aller loin, comme eux. Sortir et profiter d'une chape de silence intérieur afin de trouver des corps encore chauds, grouillant de bonheur battant treize fois de suite au cœur sans tomber, sans jamais porter le deuil et la culpabilité de rester seule au monde. Épuisée par l'ouvrage au moulin. Perdue avec l'absence de l'amour.

Ses doutes s'envolent avec la sonnette du micro-ondes.

Jordan ose franchir un pas en l'appelant en fin d'après-midi.

-Tu as changé d'avis ? attaque-t-elle d'emblée.

- Non, ça commence à grouiller de monde.

- Tu rentres demain comme prévu ?

- Si le train ne fait pas faux bond, bien sûr, ma puce.

- Au fait...

- Ouais ?

- ...

- ...

- Je...

- Qu'est-ce qu'il y a ? T'as un souci ?

- ...

- ...

- Non, c'est rien. C'est trop tôt pour te le dire. Demain, si tu veux.

- OK. Je serai de retour en milieu de journée. Bisous.

- Bisous.

Quand elle raccroche, Émeline a envie de se frapper la tête contre un mur. Ce n'est pas tellement à elle-même qu'elle en veut, mais à ce vendredi 13 qui joue la balance de la justice entre le positif et le négatif, comme les pôles d'une pile non rechargeable, et inversement.

Le soir tombe et elle s'endort nonchalamment.

Il ne reste plus qu'à attendre les premières notes d'espérance, un air de flûte en sol venant du

marchand de sable.

L'heure, c'est quoi dans un couple, au fond, elle ne le sait pas. Équivaut-elle à une illusion, une saison ou un signe, l'ouvrière a du mal à la concevoir de la sorte. Non le fait que le processus de vieillissement à qui l'on reproche tant de ravages intimes, ni les rumeurs au-dessus des têtes, fantomatiques.

Jordan aurait été concerné, fantasque comme il est.

En sortant du lit, Émeline est blême.

Elle ne mange rien. Elle n'ouvre pas sa fenêtre pour aérer. Ne prend pas le temps d'admirer un trou bleu dans le ciel, se collant au décor de l'écluse. Au contraire, elle sort, dans le vague, absente, indifférente, froide, elle prend le chemin habituel. Elle ne prête pas attention au toucher soyeux des fleurs, du bout des doigts, aux pas rythmant la terre des deux côtés du canal, ne joue pas la tangente. Son visage est fermé. Puis soudain, elle tourne à un quart de tour, sur la gauche. Elle quitte l'écluse et s'insère dans le centre-ville. Elle fixe ses pupilles vers le clocher. On ne l'entend pas, le temps est en berne, mais personne ne s'agglutine devant la porte cochère de l'église. On a débarrassé la zone pour une meilleure épuration.

Émeline franchit le portail de fer puis pénètre dans l'enceinte. Aussitôt, elle plonge dans une atmosphère rugueuse. La couleur éclatant des vitraux embaume l'allée centrale et les cierges dégagent une légère oscillation d'encens. Après s'être bénie en signe de croix, la jeune femme se dirige vers l'autel, à pas lents et feutrés. Chancelante.

Puis une larme coule sur sa joue.

Ce n'est que parvenue devant les Évangiles qu'elle s'effondre à genoux, s'alourdit à même les dalles glacées, afin de pouvoir crier.

Elle serre fort son cœur qui met longtemps à battre. L'heure de l'entre-deux.

Dans un court laps de calme, Émeline entendra résonner le clocher fort, bien fort. Déchirant les nuages comme les entrailles de pierre. Elle se remémorera chaque instant avec Jordan qui lui aurait échappé si elle n'avait pas refusé de le suivre au Bataclan. En transe, accrochée à son corps gracile qui mériterait de jouer une mélodie, une aube, une aile de moulin frappant le ras de l'eau découlant fluide vers l'origine.

Elle percevra le coup de grâce.

Le malheur frappant à sa porte.

De tout l'espace, le temps pour d'autres bonheurs de se fondre dans la mort, le coup se répétera cent trente fois.